

Une semaine, un livre

N°390, 10 Janvier 2021

Stig Dagerman

Automne allemand

Tysk Höst

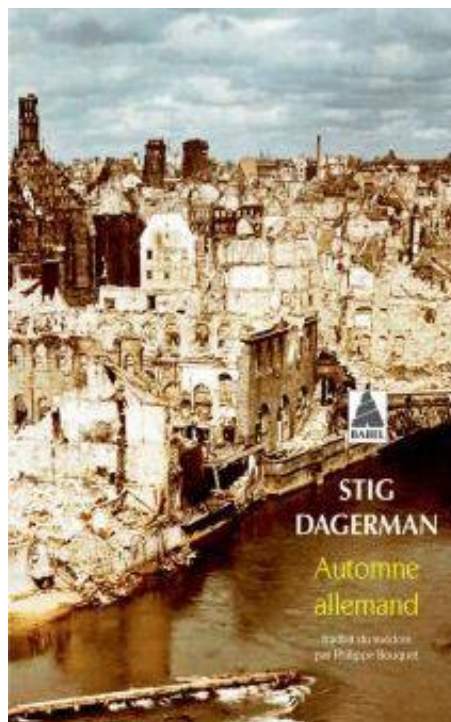
Traduit du suédois par Philippe Bouquet

1967, Actes Sud 1980, Babel 2004

165 pages

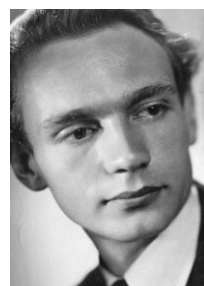
À l'automne 1946, Stig Dagerman séjourne à Berlin pour y mener une série de reportages. Il erre dans les ruines de la ville détruite et observe les habitants épuisés, résignés et désespérés, à la recherche de nourriture et d'abris pour aborder les froids saisonniers.

Automne allemand est un recueil de chroniques composé de treize textes qui tournent tous autour du même thème, celui de la tragédie qui a amené un peuple au bord du gouffre. Il suit les gens dans le train, descend dans les caves qui servent de logement, assiste aux débats du tribunal de dénazification, rencontre un médecin ou un avocat, écoute les gens dans la rue. Il décrit ce qu'il voit en mélangeant prisme politique, en tant qu'homme engagé, et émotion. Il montre une grande empathie avec les habitants de Berlin, qu'ils aient été nazis ou non. Il est impressionné par la misère, par la destruction d'une ville et l'état dans lequel vivent ses habitants. Bien sûr, il sait que ce mal a été nécessaire pour anéantir la domination nazie, il connaît les causes de cette destruction, mais il est comme submergé par le malheur qu'il découvre. Sa sensibilité lui permet de voir et de transcrire l'angoisse, la culpabilité, la souffrance et la haine qui sont partout, qui forment comme un « paysage psychologique » des Berlinoises. *Automne allemand* est un témoignage remarquable sur l'état de Berlin quelques mois après la fin de la guerre. C'est un livre assez daté au niveau de son style qui manque souvent de simplicité, mais un livre fort et qui illustre autant l'histoire que la vision, désespérée, de l'histoire par un écrivain hypersensible qui connaîtra une fin tragique.



.....

Stig Dagerman né (Stig Halvard Jansson) est né en 1923 à Älvkarleby, et mort en 1954 à Danderydest, en Suède. Fils d'un ouvrier, abandonné par sa mère, il grandit à la campagne chez ses grands-parents. Il finit ses études à Stockholm. Il s'inscrit aux jeunesses syndicalistes à 18 ans. Il travaille comme journaliste pour des journaux syndicaux. Il change alors son nom, Dager signifiant lumière, espoir. Il épouse une jeune allemande en 1943 pour qu'elle puisse rester en Suède avec son père qui est un militant anarcho-syndicaliste recherché en Allemagne. En 1945, il publie un premier roman, *Le Serpent*, qui le consacre à 22 ans comme porte-drapeau de la nouvelle vague littéraire suédoise. Malgré le succès, il arrête d'écrire en 1949, il divorce, et malgré un remariage avec l'actrice Anita Björk, il entre dans une grave dépression et se suicide en 1954. Il a écrit 4 romans, 6 recueils de nouvelles, 2 chroniques (dont *Automne allemand*), 2 essais, 3 pièces de théâtre et un recueil de poésie.



Une semaine, un livre

Extraits

Nous descendons à Landwehr. Il me semble que nous devrions être seuls à quitter le train mais ce n'est pas le cas. D'autres que des touristes ont des raisons de venir ici : il y a des gens qui y habitent bien que l'on ne s'en aperçoive pas du train. On s'en aperçoit même à peine de la rue. Nous marchons pendant un moment sur les ex-trottoirs de ces ex-rues et nous cherchons une ex-maison que nous ne trouverons jamais. Nous nous écartons devant les restes méconnaissables de quelque chose qui, à y regarder de plus près, se révèlent être des voitures incendiées qui gisent sur le dos dans les décombres. Nous regardons par les ouvertures béantes de maisons déchiquetées dans lesquels des poutrelles pendent d'un étage à l'autre, entortillées sur elles-mêmes comme des serpentins. Nous trébuchons sur des tuyaux d'eau qui dépassent des ruines comme des reptiles de métal. Nous nous arrêtons devant des maisons qui n'ont plus de façade, comme dans ces drames populaires où le spectateur peut voir la vie se dérouler sur plusieurs plans en même temps.

Mais ici on cherche en vain ne serait-ce que le souvenir de la vie humaine. Seuls les radiateurs s'accrochent encore aux murs comme de grands animaux apeurés mais, à part cela, tout ce qui pouvait brûler a disparu. Aujourd'hui il n'y a pas de vent mais, lorsqu'il y en a, le vent fait cogner les radiateurs contre les murs et tout cet ex-quartier sur lequel pèse un silence de mort résonne alors du bruit d'étranges coups de marteau. Et il arrive parfois que l'un de ces radiateurs se détache soudain, tombe et tue quelqu'un qui se trouve là, en train de chercher du charbon au cœur des ruines.

.....

La jeunesse allemande se trouve dans une situation tragique. Elle va dans des écoles où l'on a cloué des tableaux d'ardoise devant les fenêtres, des écoles dans lesquelles il n'y a rien à lire et rien sur quoi écrire. Cette jeunesse va devenir la plus ignorante du monde, m'a dit le jeune médecin de la ville d'Essen. De la cour de ces écoles, elle a vue sur un nombre infini de ruines qui, dans le pire des cas, doivent être utilisées comme toilettes scolaires. Chaque jour, les professeurs lui font des cours de morale sur le marché noir mais, lorsqu'elle rentre chez elle, elle est contrainte par sa propre faim et celle de ses parents de ressortir dans la rue pour trouver quelque chose à manger. Il s'ensuit un terrible dilemme, dont le caractère inéluctable ne contribue pas à combler le fossé entre les générations. Ce serait faire preuve d'un optimisme ridicule de croire que l'on va rencontrer cette jeunesse dans certaines des organisations de la démocratie naissante. Il faut regarder la vérité en face dans toute sa nudité et reconnaître que la jeunesse allemande a ses propres organisations : les bandes de malfaiteurs et les cartels du marché noir.